

Les Nombres

Introduction

Louis-Claude de Saint-Martin



www.philosophe-inconnu.com

Œuvre posthume

1843

Considérations générales

Les nombres ne sont que la traduction abrégée ou la langue concise des vérités et des lois dont le texte et les idées sont dans Dieu, dans l'homme et dans la nature. On peut aussi les définir le portrait intellectuel et oral des opérations naturelles des êtres ou encore, si l'on veut, la limite et le terme des propriétés des êtres, et cette mesure qu'ils ne pourraient passer sans s'égarer et se dénaturer, ce qui a fait dire à quelqu'un que les nombres étaient la sagesse des êtres et ce qui empêchait qu'ils ne devinssent fous.

Il faut donc s'instruire à fond de ce qui est contenu dans ce sublime texte et dans ces idées *principes* pour pouvoir se garder des fautes que les traducteurs et les peintres ont pu faire et font tous les jours dans leurs versions et dans leurs tableaux.

La principale erreur dont il faille se préserver, c'est de séparer les nombres de l'idée que chacun d'eux représente et de les montrer détachés de leur base d'activité, car on leur fait alors perdre toute leur vertu, qui doit être de nous avancer dans la ligne vive ; ils ne sont plus qu'un objet de curieuse et orgueilleuse spéculation ; et s'ils ne font pas toujours devenir l'auditeur plus coupable, ils ne lui rendent pas néanmoins plus de service que si on lui apprenait la syntaxe d'une langue dont il ne saurait pas les mots ou que si on lui apprenait les mots d'une langue dont il ne saurait ni le sens ni la syntaxe.

Or, pour montrer comment ils sont liés à leur base d'activité, commençons par observer la marche de *l'unité* et du nombre *deux*.

Lorsque nous contemplons une vérité importante, telle que l'universelle puissance du Créateur, sa majesté, son amour, ses profondes lumières ou tel autre de ses attributs, nous nous portons tout entier vers ce suprême modèle de toutes choses ; toutes nos facultés se suspendent pour nous remplir de lui et nous ne faisons réellement

qu'un avec lui. Voilà l'image active de l'unité, et le nombre un est dans nos langues l'expression de cette unité ou de l'union indivisible qui, existant intimement entre tous les attributs de cette unité, devrait également exister entre elle et toutes ses créatures et productions. Mais si, après avoir porté toutes nos facultés de contemplation vers cette source universelle, nous reportons nos yeux sur nous-mêmes et que nous remplissons de notre propre contemplation, de façon que nous nous regardions comme le principe de quelques unes des clartés ou des satisfactions intérieures que cette source nous a procurées, dès cet instant nous établissons deux centres de contemplation, deux principes séparés et rivaux, deux bases qui ne sont plus liés ; enfin, nous établissons deux unités avec cette différence que l'une est réelle et l'autre apparente.

Mais montons à la primitive époque de ce nombre irrégulier. On ne peut rien faire produire à *un*, ni lui rien ôter, comme on le sait et comme on le verra dans plusieurs articles de ce recueil. Par conséquent, il est impossible de faire naître *deux* de *un*, et s'il en sort quelque chose par violence, ce ne peut être que de l'illégitime et comme une diminution de lui-même. Or, quelle est la première diminution qui doit se montrer ? C'est celle qui porte sur le Centre, car celles qui porteraient sur les deux extrêmes ne seraient que des diminutions apparentes puisqu'elles pourraient toujours être rétablies par la génération du centre sans que ce centre se déplaçât. Or, la diminution qui s'est faite par le centre est comme celle qui se fait par le milieu et même c'est la seule possible, puisque si j'approche d'un arbre et que je veuille lui nuire, de ma hauteur je ne puis le frapper ni dans ses branches qui sont trop élevées, ni dans ses racines que je ne vois pas, et que je ne puis le frapper que dans sa tige ou encore dans son milieu. Mais diviser l'être par le milieu, c'est le diviser en deux parties, c'est faire passer l'entier à la qualité de moitié ou de demi, et c'est là la vraie origine de l'illégitime binaire dont on peut voir les résultats et les propriétés au chapitre 3. Cette diminution par le centre n'empêche pas cependant que l'unité ne demeure complète, puisque l'altération ne peut tomber sur elle, mais seulement sur l'être qui la veut attaquer et qui n'en reçoit plus rien que par mesure brisée, au lieu d'en recevoir tout et à mesure pleine. Aussi le mal est-il étranger à l'unité.

Mais, néanmoins, comme il y a quelque chose d'elle, dans l'être diminué, cette diminution a engagé le centre à se mouvoir pour rectifier ce deux et ce demi, et cela sans que le centre soit sorti de son rang puisque l'unité est indivisible, et c'est là le plus sublime des mystères et la source inépuisable des merveilles où l'âme et l'esprit de l'homme peinent éternellement s'abreuver.

Cet exemple est suffisant pour nous montrer la naissance du nombre *deux*, pour nous montrer l'origine du mal, en supposant qu'on se soit bien affermi sur la question de la liberté, (voir le *Traité de l'origine et de l'esprit des formes*.) et pour nous enseigner en même temps que ce nombre *deux* n'est point une puissance de simple spéculation, puisque nous la visualisons tous, et cela presque à tous les moments de notre existence.

D'ailleurs, on ne peut douter qu'il n'agisse activement dans le *sénaire* des formes qui par elles-mêmes, ne sont qu'une addition passive des deux *ternaires*, tandis que lui-même, non seulement est la racine de ces deux ternaires, mais qu'il est encore le mobile de leurs mouvements et de leurs sensations par la multiplication de ses propres éléments. Aussi, les sens sont-ils comme insensibles quand il cesse de les habiter, et dès qu'ils deviennent sensibles, on peut être sûr que $\frac{1}{4}$ ou le carré du nombre altéré s'y trouve aussi. Car c'est une vérité bien certaine, mais bien lamentable, que *cing* et *six* sont et seront jusqu'à la fin du monde dans une mesure d'activité réciproque et proportionnelle.

Que l'homme curieux cherche ici pourquoi ce carré du nombre altéré donne ainsi tant de droits au sénaire et sait cacher la mort active de sa puissance sous le feu de l'illusion de ce sénaire et s'il le découvre, comme je n'en doute pas, il aura acquis une grande lumière ; et s'il veut observer comment le produit de cette fausse racine donne dans la somme un être apparent, *cing*, qui ne peut être que la fausseté et le mensonge, mais que ce produit montre en nature et selon la simple figure arithmétique, la véritable émanation de l'homme et sa très certaine destination, qui est de faire disparaître 5 par sa présence 4, il aura par là une lumière non moins importante. Car l'homme ne peut être réellement qu'un quart de l'unité ; mais c'est assez pour qu'il soit lié par son essence et par son oeuvre à l'entier *un*.

Il n'y a point de nombres dans la décade dont nous ne puissions ainsi découvrir le caractère en ne les séparant point de l'oeuvre particulière à laquelle ils sont unis et de l'objet sur lequel ils reposent, instruction active qui ne peut convenir qu'à ceux qui sont dans la ligne et qui sont entrés dans l'intérieur de l'intelligence. Elle serait perdue pour tous les autres. Mais ce simple exposé suffit pour nous apprendre que la vertu des êtres n'existe pas dans le nombre, mais que c'est le nombre qui existe dans la vertu des êtres et qui en dérive. Je ne pourrai un jour me dispenser de parcourir tous les nombres de cette décade et de montrer comment *deux* devient *trois* par ses miroirs, comment *trois* devient *quatre* par son centre, comment ce *quatre* est faux par son centre double qui fait *cinq*, comme *cinq* est emprisonné par la mesure de *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, qui font le correctif et le rectificatif du mauvais *quinaire*.

Il ne faut pas nier les immenses avantages que l'esprit et l'intelligence de l'homme peuvent retirer de l'usage des nombres, dès que l'on est parvenu à sentir l'oeuvre particulière à laquelle chacun d'eux est uni et l'objet sur lequel ils reposent. Car la marche des propriétés des êtres étant active et ces propriétés ayant entre elles mille rapports croissants et décroissants, la combinaison de ces nombres pris dans la régularité du sens qu'ils portent avec eux d'après la saine observation, doit pouvoir nous diriger dans les spéculations incertaines et même nous rectifier dans des spéculations fausses, attendu qu'il en est alors de ce calcul vrai et spirituel ou de cet algèbre des réalités comme du calcul conventionnel ou de l'algèbre de l'apparence, où les valeurs une fois connues nous conduisent, sans nous égarer, à des résultats précis et positifs. La différence essentielle qu'il faut admettre, c'est que dans le calcul conventionnel les valeurs sont arbitraires et que leurs combinaisons, quoique reposant sur des règles fixes, ne nous font cependant parvenir qu'à des vérités très secondaires, et entièrement étrangères à la vraie lumière dont nous avons tous besoin et que nous cherchons tous, quand même ce serait à contresens ; au lieu que, dans le calcul vrai et spirituel, les nombres reçoivent leur valeur de la nature des choses et non point de la volonté de notre esprit, et qu'indépendamment de ce qu'ils se combinent aussi par des règles fixes comme les valeurs conventionnelles, ils nous amènent à des vérités de pre-

mier rang, des vérités positives et invariables, et essentiellement liées à notre être.

La raison en doit paraître bien naturelle : c'est que les nombres ne font alors que nous accompagner et nous diriger dans ces mêmes régions positives, invariables et éternelles, dans lesquelles ils prennent continuellement la naissance, dans lesquelles ils font constamment leur demeure et desquelles ils ne peuvent jamais sortir. Or, ces vérités étant l'infini, on peut juger de ce que les nombres qui y planent peuvent nous faire découvrir de merveilles et de trésors.

Il y a une division du tableau universel reconnue de tous les observateurs dans l'ordre de la vraie philosophie, c'est celle par laquelle on distingue la région divine, la région spirituelle et la région naturelle. Il est reconnu également qu'il y a une correspondance de la région divine aux deux régions spirituelle et naturelle, et que par conséquent les nombres de l'ordre divin doivent avoir leurs représentants et leurs images dans ces deux régions. Mais ceux qui n'ont pas la clef des nombres sont exposés à une bien grande méprise quand ils veulent fixer ou contempler ces correspondances.

La principale cause de leur erreur vient de ce qu'ils se dirigent dans ces spéculations par les lumières de l'arithmétique reçue, ou les nombres se font reconnaître par leurs multiples ou par leurs parties analogues ou similaires, et non point par leurs propriétés, puisque l'arithmétique ne reconnaît à ces nombres d'autres propriétés que les propriétés conventionnelles et dépendantes de la volonté de l'homme.

La seconde erreur est de vouloir renfermer les trois divisions ci-dessus dans trois décades consécutives de façon qu'après *trente*, nous n'aurions plus besoin des autres nombres.

Enfin la troisième erreur est de vouloir trouver dans la seconde et dans la troisième decade la même série de principes que dans la première, parce qu'on y trouve, en effet le même ordre aux nombres et le même alignement arithmétique.

Pour combattre la première erreur il faut rappeler ici les deux lois différentes de la multiplication et de l'addition, qui, quoiqu'elles s'emploient l'une et l'autre dans le calcul

vif, sont bien loin d'avoir le même effet. La première engendre. La seconde fait connaître la nature de la production et le vrai esprit des résultats, tant par rapport à eux-mêmes que par rapport à leur principe radical.

Dans l'arithmétique, au contraire, ces deux lois de multiplication et d'addition, n'ayant point les mêmes usages, ne peuvent produire les mêmes lumières.

En effet, l'arithmétique conservant les produits de ses opérations dans leur grossière nature et ne sachant point en séparer *l'Esprit* d'avec le *caput mortuum*, elle ne cherche rien au delà des multiples similaires.

Aussi pour elle, les produits, les racines, les puissances, tout est de la même nature, c'est-à-dire que rien n'y est distinct et que tout y est confondu, excepté dans la quantité.

Néanmoins, cet inconvénient n'en est point un pour les objets qu'elle se propose et pour la classe des choses sur lesquelles elle opère, parce que, ne s'occupant que des choses apparentes et mortes, elle n'a que des portions à y considérer et aucun *esprit* à en attendre, et que ces portions mortes qu'elles considère, n'ayant rapport qu'à nos besoins morts, les calculs morts que l'on peut y appliquer se trouvent justes dans leur mesure morte ou relative.

Pour combattre la seconde erreur, ou celle des trois décades contiguës, non seulement on peut répéter ce qui en est déjà dit ci-dessus, savoir qu'après *trente* nous n'aurions plus besoin d'autres nombres ; mais il faut opposer une bien plus grande difficulté, c'est qu'il n'y aurait aucun commerce entre toutes ces décades, et que Dieu n'aurait aucun commerce avec l'esprit et l'esprit aucun commerce avec la nature.

Car ce n'est point un commerce que celui qui ne serait fondé que sur des nombres similaires, sur des multiples relatifs et sur de simples produits qui n'ont de correspondance avec leurs racines que par la forme, et non pas par les lois de leur génération, c'est-à-dire par leur principe.

Or, ces inconvénients et par conséquent ces erreurs sont impossibles à éviter en renfermant les trois divisions : divine, spirituelle et naturelle, chacune dans une des trois décades contiguës, parce que l'on se réduit par là à la nécessité d'étrangler le nombre au lieu de le laisser

s'étendre dans ses développements et par conséquent de n'avoir que la très fausse figure de ce même nombre au lieu d'avoir son véritable fruit qui doit être réellement un autre lui-même, et parcourir activement, quoique sous des couleurs variées, les diverses régions qui lui sont ouvertes.

C'est là que l'on peut puiser le moyen de combattre la troisième erreur, ou celle de vouloir admettre la même série et le même alignement dans les trois divisions, sur ce que cette même série se trouve semblable dans la forme et l'arrangement des nombres dans les trois décades contiguës.

Si la loi des racines composées, qui est d'usage dans l'arithmétique, ne peut s'admettre dans l'ordre de choses que nous observons, la multiplication des racines simples nous donne en récompense une génération de nombres qui d'un seul trait, va renverser tout l'édifice des trois décades contiguës et changer tout l'alignement similaire de leurs nombres respectifs.

En effet, excepté les trois premiers nombres, dont le carré ne sort point de la décade divine, tous les autres en sortent dès l'instant qu'on les élève à leur première puissance ou à leur carré.

Et où vont-ils par cette opération ? Un seul va dans la décade nommée spirituelle. Cinq autres vont dans les décades suivantes et ultérieures et encore se trouve-t-il trois décades où n'aboutit aucun de ces cinq nombres, telles que la sixième, la huitième et la dixième ; observations susceptibles d'un important examen et qui peuvent procurer de vastes lumières.

Il faut remarquer toutefois que ce n'est que pour nous conformer au langage reçu que nous appelons première puissance ou carré l'opération dont il s'agit ; car parmi les premiers nombres qui restent par cette opération dans la décade divine, il en est un auquel cette opération ne peut convenir (et ce nombre est *deux*), et tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que c'est par cette opération fautive que l'esprit pervers a trompé l'homme.

Si, par cette révélation à leur première puissance, nous trouvons déjà dans les nombres une marche si différente de celle que nous offrent les trois décades contiguës, cette marche ne va-t-elle pas encore éprouver de bien

plus grand changements lorsque nous élèverons ces nombres à leur cube, qui est le terme parfait de tout nombre ?

Cette différence se fera aisément sentir ; car, par cette opération cubique ou élévation à la seconde puissance il n'y aura plus que deux nombres qui resteront dans la décade divine (encore l'un d'eux n'y restera-t-il que par les lois abusives de l'arithmétique), et de même que c'est par le carré de ce nombre que l'être pervers a trompé l'homme, c'est par le cube de ce même nombre que le mensonge à peuplé, peuple et peuplera le monde de faux christes.

Quand aux autres nombres que l'on doit soumettre à la même opération, aucun ne se trouve prendre place dans la décade spirituelle contiguë ; un autre passe tout de suite de la décade divine dans la décade naturelle ; un autre à la septième décade ; le suivant sort même de la décade dixième ou centenaire, et tous les autres s'éloignent encore plus des trois décades contiguës et laissent entre eux des espaces si grands, si variés, que leur rang ne conserve plus aucun rapport avec celui qu'ils ont, par les lois arithmétiques, dans ces même décades contiguës.

Et même quand on est frappé de la correspondance des rangs des nombres dans les trois décades contiguës, on n'a pas fait attention que ce rang se rabaisse toujours d'un degré, en raison directe de la quantité des décades que l'on voudra parcourir : vérité profonde qui nous enseigne visiblement pourquoi tous les mouvements spirituels et temporels sont circulaires et pourquoi tout ce qui existe n'est composé que d'autant de roues qui tournent sans cesse autour de leur centre et qui ne tendent qu'à s'en rapprocher.

Ceux qui ont percé dans la carrière des nombres pourront admirer ici avec quelle sagesse lumineuse la Providence étale devant nous ses trésors et nous montre comment elle fait parvenir ses puissances dans les diverses régions.

Ils reconnaîtront que les nombres sont fixes eux-mêmes et finis dans leurs facultés radicales, quoiqu'ils soient infinis dans le jeu de leur puissance et dans les émanations innombrables qui peuvent sortir et sortiront éternellement de ces facultés radicales.

Ils reconnaîtront que l'unité est le seul nombre qui, non seulement ne sorte point de la décade divine ni par son carré, ni par son cube, mais même qui ne sorte point de son propre secret, de son propre centre, et qui concentre en soi toutes ses opérations.

Ils reconnaîtront que quand cet être *un* se transporte, soit dans la région divine, soit dans la région spirituelle, dans la région naturelle, il s'y transporte par ses propres facultés radicales et par les émanations qui leurs sont correspondantes : mais que les plans et les propriétés qu'il manifeste par là sont au-dessus des notions matérielles de l'arithmétique et n'en peuvent conserver le sens grossier et monotone.

Ils reconnaîtront que par le moyen de ces facultés radicales et des émanations qui leurs sont correspondantes, cet être UN porte sa vie et son esprit dans les trois régions, et que, dès lors, ils peuvent considérer spirituellement ces trois régions comme un grand arbre dont la racine reste toujours cachée dans la région divine comme dans sa terre maternelle, dont le tronc ou le corps se manifeste dans la région spirituelle par le carré et dont les branches, les fleurs et les fruits se manifestent dans la région naturelle par l'opération du cube.

Ils reconnaîtront par là quel est le commerce et l'union active qui doit régner entre ces trois régions ou entre ces trois mondes, puisqu'ils ont une racine commune et puisqu'il y a des carrés spirituels qui s'étendent jusque dans la région naturel et des cubes naturels qui s'accomplissent dans la région spirituelle, tandis que l'unité divine, comme la sève qui produit tout et qui remplit tout, opère en même temps et de concert avec les régions spirituelles et naturelles, en ce qu'elle y influe sans cesse invisiblement par sa propre racine, par son propre carré et par son propre cube, pour y vivifier les cubes, les carrés et les racines de tous les autres nombres et les y faire opérer à leur tour, chacun selon leurs propriétés et leurs *vertus*.

Ils reconnaitrons que quoique l'être *un* ne se transporte pas lui-même dans toutes ces régions, c'est cependant par l'influence de sa racine, de son carré et de son cube, que tous ses ouvrages et toutes ses productions spirituelles et naturelles paraissent complètes et revêtues toutes de ce caractère si expressif de l'unité, qui nous montre

partout notre Dieu, et partout le concours harmonique de toutes ses facultés et de toutes ses puissances.

Parmi ces merveilles que la carrière des nombres peut offrir à ceux qui y marchent avec précaution et pour ainsi dire, en silence non seulement nous apprenons à admirer les riches magnificences de notre Dieu, mais nous apprenons aussi à discerner ce qu'il nous est permis de connaître d'avec ce qui sera à jamais interdit à notre pénétration et dérobé à nos lumières.

Ce qui sera à jamais interdit à notre pénétration et dérobé à notre lumière, c'est la science du mode de notre émanation ou de notre génération dans l'unité divine.

Ce voile est posé sur nos yeux parce que l'oeuvre de notre émanation étant réservée uniquement à ce suprême principe que nous avons le bonheur de pouvoir appeler *notre père*, la connaissance du mode de cette oeuvre, doit lui être réservée aussi, sans quoi, si nous avions comme lui cette connaissance nous n'aurions pas eu besoin de lui pour exister, nous aurions pu opérer la même oeuvre, ou la même émanation que lui, et nous serions Dieu comme lui. (L'ordre des générations matérielles ne doit pas être compté ici pour quelque chose, puisqu'il est circulaire comme tout ce qui est créé et sorti du centre universel ; car étant circulaire, il est naturel que ses divers fruits s'élèvent lorsque ses germes descendent et que, se rencontrant leurs cours au même point de la roue, toutes les connaissances de leur ordre leur deviennent nécessairement communes).

En outre, c'est au moyen de ce voile posé sur nos yeux que le souverain principe de notre être devient un éternel objet de nos hommages et a des droits réels à notre vénération ; car, indépendamment de cette faveur insigne qu'il nous a faite de pouvoir, par notre existence, sentir sa propre vie divine, nous sommes forcés de reconnaître supériorité sur nous par cette propre existence qu'il nous a donnée et par l'évidente impossibilité où nous sommes de pénétrer dans son secret sur ce point important.

Joignons à cela l'espérance ou plutôt la certitude d'augmenter éternellement les félicités dont il nous a rendus susceptibles en nous donnant l'être, si nous savons nous tenir devant lui dans l'humble soumission qui est due au saint et universel dominateur de toutes choses.

Nous aurons dans le sentiment de notre noble origine, dans notre profonde ignorance du mode de notre émanation, et dans notre véritable intérêt spirituel, tous les motifs qui nous sont nécessaires pour honorer notre divin principe, pour trembler devant sa redoutable personne et pour aimer ardemment les biens inépuisables qu'il ne demande pas mieux que de verser abondamment dans nos âmes ; car ce sont là les conditions fondamentales qui constituent véritablement le serviteur religieux fidèle à son maître.

Mais si la loi des nombres nous interdit absolument la connaissance du mode de notre émanation, ils doivent pouvoir nous offrir la preuve que cette émanation est divine, ils doivent nous offrir un témoignage évident et démonstratif que nous sortons directement de Dieu ; car sans ce témoignage démonstratif lorsque nous appelons Dieu *notre père*, nous prononcerions des paroles qui n'auraient pas un sens complet pour l'intelligence, quoique que l'âme pure et pieuse pût éprouver en soi toute la douceur de ce beau nom.

Aussi cette preuve existe dans les nombres et ajoute à toutes celles que l'on peut trouver dans la métaphysique.

Dieu, aussi infini dans sa sagesse que dans son amour, n'a pas voulu laisser sortir de lui l'âme humaine sans lui donner pour compagne une clarté salutaire, au nom de laquelle il peut exiger de nous l'hommage respectueux qu'il a droit d'attendre de sa créature.

Il est trop juste pour nous forcer à payer ce tribut, s'il ne nous avait pas fourni en même temps les moyens d'en examiner et d'en reconnaître la convaincante légitimité ; et nous nous cesserions d'être excusables devant lui en refusant ce même tribut, s'il nous eût laissé le moindre jour à dissimuler notre dette à son égard.

Cette preuve, toutefois, est entièrement à part de la marche arithmétique que l'on fait suivre vulgairement aux nombres, et c'est parce que cette preuve est vive que les voies arithmétiques ne lui conviennent point.

Par la même raison que l'élévation des puissances dans l'arithmétique n'est qu'une addition répétée, l'extraction des racines n'y est également qu'une soustraction répétée ; et dans cet ordre de calcul on va des racines aux puissances, et on revient des puissances aux racines,

sans nombrer les objets et sans faire autre chose que les compter. Aussi n'y trouve-t-on que des sommes et jamais de nombres.

La preuve en question suit une marche opposée. C'est pour cela qu'il y a une plus grande différence entre les deux ordres de produits qui résultent de l'une et de l'autre, qu'il n'y en a entre le plus petit des végétaux, enfant de la nature, et le plus superbe des édifices élevé par la main des hommes.

Pour donner une petite idée de cette différence, il suffira de dire que dans le calcul vrai il y a des racines essentielles et des racines qui ne le sont pas, et qu'il en est de même de quelques puissances, tandis que dans le calcul arithmétique toutes les racines sont contingentes, et toutes les puissances mobiles comme leurs racines.

Il faut ajouter cependant que dans le calcul vrai, le nom de puissance essentielle appartient particulièrement à l'homme, mais que le nom de racine essentielle ne lui appartient pas, et que c'est dans la considération de ces deux titres que se trouve à la fois et la preuve que nous sortons de Dieu, et l'impossibilité de savoir comment nous en sortons vérités plus amplement détaillées ailleurs, et que nous ne rapportons ici qu'en passant, comme un simple aperçu.

Un troisième présent que la justice divine ne pouvait se dispenser de faire aux hommes était la démonstration de la fausseté du nombre second considéré comme racine, sans préjudice toutefois, des convictions métaphysiques sur cet objet.

Cette démonstration nous été aussi nécessaire que celui qui nous prouve évidemment notre émanation divine, car sans cela nous aurions été inévitablement la victime du mal, nous ne pourrions le discerner, nous ne pourrions le combattre, ni le faire reculer et Adam n'eût jamais dû être puni, puisqu'il n'eût jamais su s'il était coupable.

Mais comme c'est par une fausse application des procédés arithmétiques que les erreurs sur le nombre second se sont introduites dans le monde, c'est par la loi de ces mêmes procédés arithmétiques que se démontre l'inconséquence avec laquelle on a sanctionné ces erreurs et tout ce qu'on en rappellera ici, c'est qu'il faut recourir aux fractions pour obtenir cette démonstration et là le calcul

vrai ne marche avec le calcul arithmétique que pour le lier et le contenir dans ses bornes en lui montrant que plus il opère, plus il s'atténue, tandis que plus les nombres vrais opèrent, plus ils s'étendent et se vivifient.

Car c'est le nombre second qui nous force lui-même à employer les fractions, parce que comme elles ne sont point dans la mesure vraie des êtres, il s'exclut de fait de cet ordre vrai en ce déclarant lui-même, et en ne pouvant se montrer que comme une fraction.

Voilà un précis abrégé des trésors que l'on peut trouver dans les nombres, trésors qui nous montrent dans notre Dieu à la fois, la puissance, l'amour, la sagesse et la justice, et nous font voir comment tout est rempli de son esprit.

Quant à l'opinion reçue que le nombre second comme tout autre nombre peut avoir un double emploi et s'appliquer au pour et au contre, les lois des nombres nous montrent également jusqu'à quel point elle doit prévaloir et à quel point elle doit s'arrêter.

Les nombres vrais produisent toujours la vie, l'ordre et l'harmonie. Ainsi, ils font toujours pour et jamais contre, lors même qu'ils agissent dans les fléaux de la justice et de la vengeance.

Quand ils s'altèrent dans les êtres libres, ils changent tellement de caractère que c'est un autre nombre qui vient prendre leur place, tandis que dans leur essence, leur titre radical et permanent est toujours le même, sans quoi les éternelles conventions de Dieu seraient périssables, et la confusion pourrait prendre la place de toutes choses.

Les nombres faux, au contraire, ne produisent point. Ils ont bien le pouvoir de singer le vrai, mais ils n'ont pas celui de l'imiter ; ils se montrent comme démembrément, jamais comme générateurs, puisque c'est en se séparant qu'ils sont devenus faux et qu'ils ont perdu la capacité d'engendrer.

L'exemple des cinq vierges folles en est la preuve. Elles se trouvent sans huile parce qu'elles se sont séparées, par leur conduite, de leurs cinq compagnes, et elles restent aussi sans époux.

Quand aux cinq vierges sages elles n'engendreront pas sans l'époux et quand elles auront l'époux, elles ne seront plus cinq elles seront dix puisque chacune d'elles aura l'époux ; ou elles seront six si l'on compte l'époux seulement pour un.

Ainsi c'est cinq vierges sages sont si peu dans leur vrai nombre que, ne pouvant, par elles-mêmes, renouveler leur huile, elles sont obligées de se réduire à la prudence et de laisser reposer la charité qui ne peut se remonter que dans les nombres vivifiants, dont toute la force ne découle que du centre de l'amour.

Quelquefois les nombres faux se montrent encore comme instruments de restauration, et c'est ici une des plus profondes magnificences de l'immense sagesse et de l'éternel amour.

Aussi faut-il un coup d'oeil délicat pour suivre dans ces circonstances la marche de ces sortes de nombres, par exemple dans les cinquante jours qui se sont écoulés depuis la résurrection du Sauveur jusqu'à la première Pentecôte.

Ce qu'il faut saisir sans lâcher prise, c'est la différence de ces nombres faux quand ils sont employés à opérer une restauration et quand ils opèrent leurs propres iniquités, ils sont livrés entièrement à eux-mêmes et totalement séparés de la ligne véritable, avec laquelle ils ont perdu toute communication.

Quand ils sont employés à une restauration, c'est l'être vrai qui se revêt de leur forme et de leur caractère, afin de pouvoir descendre dans leur région infecte.

Mais en revêtant de leur forme, il la rectifie, il la rapproche du vrai nombre et par cette union opposant le vrai au faux, il devient la mort de la mort.

Ce mystère, qui ne peut pas trop nous remplir d'admiration, devient simple quand on remonte aux éléments des nombres vrais et des nombres faux qui se combinent dans cette opération, mais qui ne se confondent pas pour cela. ON voit les uns et les autres de ces nombres arriver au même terme, chacun par des voies différentes, et c'est là ce qui doit tenir si fort en garde contre ces additions connues qui vous rendent des nombres semblables en

apparence, tandis que leurs éléments constitutifs sont si différents.

Je n'en donnerai ici qu'un exemple, qui paraîtra peut-être singulier à ceux qui ne sont pas versés dans cette langue, mais qui n'en sera pas moins une vérité : c'est que dans cette opération des cinquante jours ci-dessus, 8 et 5 marchent de front et finissent par se rencontrer dans le même point, l'un, à la vérité pour triompher, et l'autre pour être aboli ; mais ayant un rapprochement apparent auquel on pourrait aisément se laisser prendre si l'on s'en tenait à la somme additionnelle désignée par le nombre cinquante.

Enfin dans cette grande oeuvre, 8 devient 5 et 5, et 5 devient 8 et on y trouve écrite en nombres, et de la manière la plus significative, l'explication du 25^e verset du 88^e psaume : *et veritas mea et misericordia cum ipso : et in nomine meo exaltabitur cornus ejus*, verset qui, à lui seul renferme tant de vérités que l'esprit de l'homme ne pourrait suffire à les contempler, et encore moins sa langue pourrait-elle suffire à les rendre.

Je ne crains point d'assurer que, parmi toutes les merveilles que les sciences sacrées m'ont offertes depuis que la pure miséricorde de Dieu a bien voulu permettre que j'y fusse admis, celle-ci est une des plus considérables, comme renfermant à la fois l'admirable marche de l'amour divin pour notre misérable humanité, et l'industrielle sagesse avec laquelle cet amour a employé ses puissances pour séparer de nous notre ennemi, et pour le reléguer dans ses abîmes et pour nous ouvrir la seule porte sainte par laquelle nous puissions rentrer dans le royaume divin qui est notre vraie patrie.

Qu'on ne me fasse point un crime de ne pas développer davantage là-dessus ; il faut auparavant avoir un langage commun ; et malgré tout ce que les saints Pères peuvent avoir écrit de vérités sur ces objets, je suis très convaincu que si celles dont il s'agit leur ont été connues, ils ne les ont point écrites.

Qu'on ne m'accuse pas non plus de contradiction en voyant que j'avoue la possibilité de connaître le mode de restauration de l'homme, tandis que j'ai soutenu l'impossibilité de connaître le mode de notre émanation.

Ces deux opérations sont différentes en ce que l'émanation tombe sur notre essence, au lieu que notre restauration tombe sur nos facultés.

L'une s'est opérée dans le centre divin ; l'autre, quoique opérée aussi dans le même centre, s'est accomplie dans la région du temps, et il entre même au rang de nos droits de pouvoir la connaître, afin de pouvoir nous en appliquer l'esprit et la vertu, qui est le seul moyen d'en faire fructifier en nous l'efficacité par le bon usage de notre liberté, au lieu que le secret de notre émanation peut nous rester caché, puisqu'elle s'est opérée indépendamment de nous, et qu'elle doit demeurer éternellement, quand même nous deviendrions aussi criminels que l'être pervers.

Cela n'empêche pas que cette restauration ne soit une oeuvre si merveilleuse que l'on ne peut lui rien comparer, ainsi qu'il est dit dans *l'Homme de désir*, n° 33, attendu que considérée comme amour elle est au-dessus de notre émanation même, tandis que, considérée comme puissance, elle est au-dessous, vu qu'elle n'opère que sur nos facultés, et que notre émanation a donné l'être à notre essence même.

Revenons à cette vérité exposée ci-dessus au sujet du nombre second et des nombres faux, savoir : qu'ils ne peuvent jamais par eux-mêmes opérer que leurs propres iniquités, puisque, quand ils sont employés à une restauration, la puissance vraie s'y insinue et en prend la forme pour les diviser, comme un remède actif pénètre toutes les sinuosités d'un corps malade que le mal a remplies et infectées.

On sent que, quand ils sont employés comme justice, ils sont encore bien loin d'engendrer, puisque alors cette justice va les rassembler dans sa main puissante comme des verges douloureuses qui sont jetées au feu après qu'elles ont puni et molesté le malfaiteur.

Que sera-ce donc quand nous les verrons réduits à eux-mêmes ?

C'est alors que nous reconnaitrons ce dont ils sont susceptibles et nous ne pourrons plus nier que l'auteur de toute justice, de tout amour et de toute sagesse ne nous ait mis à portée de nous instruire des propriétés de ces faux nombres et ne nous ait empêchés par là de prendre

indifféremment les fruits qui proviennent de leur part et ceux qui proviennent des nombres vrais.

Pour atteindre ce but, prenons pour exemple ce qui s'est passé dans la plus importante époque de la mission du Réparateur je veux dire celle où le moment approche de consommer son sacrifice.

Quand est-ce, en effet, que l'heure des ténèbres arriva ? Quand est-ce que le Sauveur fut livré aux archers et au peuple armés de bâtons ? Quand est-ce que ses disciples l'abandonnèrent ? Quand est-ce que saint Pierre le renia ? Ce fut quand le nombre des apôtres fut réduit à onze par l'apostasie de Judas.

Ce fut alors que le nombre 2 qu'il représente se répéta par la séparation qui eut lieu entre le maître et les disciples.

Ce fut alors que le prince des ténèbres mit en oeuvre toutes ses puissances.

Ce fut alors qu'il aveugla le peuple juif, qu'il l'engagea à demander la mort du juste et la délivrance du malfaiteur Barabbas coupable de sédition et de meurtre.

Ce fut alors que les bourreaux s'en emparèrent et que le déicide fut consommé.

Il est inutile de chercher plus loin les funestes fruits de ce nombre.

Après ceux que nous venons de présenter, nous n'en pouvons trouver aucun qui leur soit comparable, et nous laissons à l'esprit de l'homme intelligent à considérer ce que l'on peut attendre d'un pareil nombre quand il est ainsi livré à ses propres puissances d'iniquités.

(Nous voyons aussi pourquoi toutes ces choses arrivèrent, c'est que $7 \times 7 = 49$ somme de 49 par multiplication, et somme de 7 et 6 par voie d'addition. Lorsque 49 montait à 50, il laissait 13 revenir à 12 mais 12 ne pouvait alors se soutenir seul, parce qu'alors il était trop travaillé par la racine active $\frac{1}{2}$. Aussi descendait-il à 11 ; et ce ne fut qu'alors que Judas, étant assez réactionné par le *mauvais*, qui était obligé de décliner et qui cherchait à se venger, put donner l'essor à tous ses mauvais desseins).

Au contraire qu'arriva-t-il lorsque le nombre des apôtres fut rétabli par l'élection de Mathias ? Il arriva que le

Consolateur leur fut envoyé ; il arriva que le don des langues leur fut accordé ; il arriva qu'étant réunis par là à leur maître, qui est la parole, ils abolirent à leur égard le nombre 2 en ne faisant qu'un avec leur divin maître, et ils ouvrirent aux nations le moyen de ne faire qu'un avec eux à leur tour, et par conséquent avec celui qui est venu nous sauver tous.

Cette propriété si vaste et si efficace de ce nombre régulier qui fut rétabli parmi les apôtres est assez marqué pour nous montrer, par ses contrastes avec les propriétés du nombre précédent, comment, en effet, la vérité et la sagesse suprême ont développé devant l'homme tous les moyens de distinguer les germes vifs d'avec les ténèbres, et le poison d'avec les plantes les plus salutaires.

Car l'avertissement qui a été donné aux hommes dans cette immense manifestation du Sauveur doit répandre une clarté universelle, puisqu'il est provenu directement du soleil éternel et de l'universel auteur de toutes les lumières.

Aussi ce trait de son amour suffit-il pour nous éclairer sur les vrais nombres que nous avons portés lors de notre origine et sur ceux que nous porterons lors de notre régénération ; et il justifie pleinement tout ce que nous avons dit sur les vertus harmoniques et génératrices de nombres réguliers, et particulièrement ce que nous avons dit sur l'impossibilité de composer ces nombres réguliers avec des nombres faux, ce qui serait réellement outrager la vérité.

Mais avouons-le de nouveau, ce qui rend ce discernement difficile, c'est le pouvoir qu'à le nombre faux de présenter en apparence les mêmes résultats que les nombres vrais ; ce que j'ai appelé ci-dessus : *singer la vérité*.

L'exemple que nous venons de voir en offre la preuve.

C'était par l'apostasie de Judas que le nombre régulier s'était rompu en un double binaire, et que la mesure de l'iniquité avait débordé ; ce fut par l'élection de Mathias que le nombre régulier se rétablit et que le double binaire disparut.

Cependant si l'on ne se tenait pas sur ses gardes, on serait exposé à une bien grande erreur et à une incerti-

tude très embarrassante en ne considérant que les fruits et non point les éléments et les racines.

Car si l'on voulait manipuler le nombre faux, on verrait clairement sortir de lui ce même nombre 13 dont Jésus-Christ seul pouvait être le principe et le complément.

Mais en surveillant cette manipulation, on voit à tous les pas le venin corrosif de ses éléments empoisonnés.

On les voit, dis-je, à tous les pas parce que l'amour de notre principe éternel pour nous ne veut pas que nous perdions, et il veille sans cesse auprès de l'arche sainte ; il la fait promener continuellement dans le camp d'Israël pour nous montrer à tout moment la différence et la supériorité de cet unique Dieu sur les idoles et sur les dieux des nations.

Il nous donne même une grande instruction sur les bornes de la puissance du mal, relativement à l'oeuvre salutaire que la miséricorde divine a voulu opérer en faveur de la postérité d'Adam.

C'est que si, par les lois du calcul, la réunion des deux binaires rend le même nombre que l'élection de Mathias, c'est une preuve que la division de ce nombre régulier n'avait eu lieu que dans ses fruits et non point dans ses racines.

Car si elle avait eu lieu dans ces racines, il aurait été à jamais impossible qu'il en résultât de nouveaux fruits comme on n'en peut attendre d'un arbre dont les racines sont mortes.

C'est une preuve dis-je, que les pouvoirs de ce mal ne s'étendent que sur l'apparence et que les principes vifs étant hors de sa portée, ils peuvent reprendre toute leur activité dès que son heure désastreuse est passée et qu'il est relégué dans ses abîmes ; nouvelle vérité et immense lumière que les nombres nous offrent pour nous remplir de consolation dans nos misères spirituelles et d'espérance dans la vie ineffable et intarissable de notre Dieu.

Enfin, indépendamment de la formation spirituelle divine de ce nombre 13 par l'opération et l'union de Jésus-Christ avec ses apôtres, indépendamment de la formation temporelle et fautive de ce même nombre 13 par les deux binaires, il y en a une simplement spirituelle temporelle qui n'a pour éléments que le monde et l'homme ; et c'est

pour cela que dans l'ouvrage *Des erreurs et de la vérité* ce nombre a été présenté comme étant le nombre de la Nature.

C'est à l'intelligence à suivre les caractères de ces diverses formations, et c'est à notre prudence à nous avertir de ne pas marcher dans la science des nombres sans les plus grandes précautions.

Une des clefs que cette prudence pourra nous procurer, c'est de nous faire apercevoir pourquoi il se trouve tant de rapports entre des nombres si différents.

Et nous en montrerons ici une des principales causes : c'est que l'Éternel, souverain auteur de toute sagesse dirige ses plans de restauration selon les maux que nous nous sommes faits, et que non seulement il dirige sur cela ses plans de restauration, mais il dirige aussi par là les moyens curatifs qu'il emploie pour notre guérison, de façon que dans le grand ensemble des choses l'homme attentif peut reconnaître notre maladie, notre remède et notre médecin, et qu'avec des yeux soigneux il distinguera parfaitement ces trois choses, quoiqu'il les trouve comme se tenant les unes et les autres et offrant les mêmes mesures et les mêmes nombres.

Car dans nos maux et nos blessures physiques, l'appareil ne se règle-t-il pas selon la plaie, et n'est-ce pas selon cette même plaie que l'habile médecin combine cet appareil et tout ce qui doit entrer dans le traitement ? Cependant, malgré tous les rapports d'action qui s'établissent dans cette oeuvre curative, personne ne confondra l'appareil avec la plaie ni le médecin avec l'appareil parce que tous ont leur caractère ou leur nombre particulier.